

**Rey, Séverine :** Des saints nés des rêves. Fabrication de la sainteté et commémoration des néomartyrs à Lesbos (Grèce). Lausanne : Éditions Antipodes, 2008. 364 pp. ISBN 978-2-940146-90-1. Prix: € 25.00

En 1959, à Thermi, dans l'île de Lesbos (Lesbos), la construction d'une chapelle privée est l'occasion de la découverte de vestiges archéologiques : des traces d'une basilique paléochrétienne, du bâti d'époque médiévale et, surtout, un tombeau contenant un squelette assez complet, dont le crâne est nettement séparé du corps. Ces restes humains font l'objet d'une prise en charge religieuse inspirée du traitement coutumier des défunts dans le monde grec contemporain (exhumation au bout de sept ans et réduction). Peu après, des femmes du village rencontrent dans leurs rêves un personnage de religieux, Rafaël, qui n'est autre que le mort exhumé. Pas un mort ordinaire : un martyr, un saint. Au fil des rêves des habitants et de nouvelles fouilles du site, la biographie du personnage s'étoffe et deux compagnons lui sont donnés : le diacre Nicolas et la petite Irène, une fillette de Mytilène. Tous les trois sont morts en martyrs à la suite de la conquête de l'île par les Turcs en 1462. Le sanctuaire et le couvent construits sur les lieux de la découverte des corps sont aujourd'hui un centre de pèlerinage florissant, attirant, au-delà de Lesbos, des habitants des îles voisines et du continent et, surtout, de nombreux Grecs émigrés.

Voilà, très brièvement résumés, les faits qui sont au centre de l'étude de Séverine Rey : un ouvrage issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2005 et nourrie d'enquêtes de terrain réalisées principalement à la fin des années 1990. L'affaire, sans nul doute, ne pouvait que retenir l'attention d'une anthropologue et, chose rare dans ce genre de dévotions, elle était assez récente pour que les enquêtes accèdent non seulement aux manifestations actuelles du culte, mais aussi au témoignage d'acteurs essentiels de sa mise en place – au premier chef Vasilikí Rállí, la commanditaire de la chapelle dont la construction avait déclenché tout le processus et l'une des premières "rêveuses". Le recueil de la parole des acteurs, présents ou passés, joint à un travail d'archives et à l'examen des ouvrages religieux diffusés dans le sanctuaire offrent ainsi une base documentaire du plus grand intérêt, tant par sa valeur informative – on peut suivre avec beaucoup de précision la mise en place progressive du culte – que par les contrastes existant entre l'expression des différents acteurs, individus ou institutions.

Ce sont précisément ces dissonances que S. Rey a placées au cœur de son analyse. Il s'agit pour elle, au fil des quatre parties d'ampleur très inégale de son étude, de parcourir les différents espaces, à la fois sociaux et discursifs, où sont produits les discours justificatifs ou critiques à travers lesquels se négocie la crédibilité de ces événements merveilleux. Il est clair, en effet, que la naissance du pèlerinage de Thermi soulève aux yeux du lecteur contemporain un énorme problème de vraisemblance. Certes, le recours à des rêves pour identifier un saint, étoffer sa biographie ou signaler le lieu où se trouvent ses reliques est tout à fait habituel, depuis les premiers siècles du christianisme, tant en Orient que dans l'espace catholique. Par exemple, la construction de

sainte Philomène, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, est tout à fait analogue à celle de saint Rafaël : une archéologie hâtive et tendancieuse fait reconnaître la sépulture d'un martyr, des rêves viennent le doter d'une biographie. S. Rey cite quant à elle l'exemple de la Vierge de Tinos, très vénérée en Grèce, dont l'icône fut elle aussi découverte en 1823 à partir des rêves d'une nonne. Mais il s'agit dans les deux cas d'exemples relativement anciens : un scénario de ce genre, on peut l'imaginer, devait rencontrer plus de scepticisme dans les années 1960.

C'est toutefois par l'exposé de la thèse des plus réceptifs que s'ouvre l'étude. La première partie est en effet consacrée à ce que S. Rey appelle le "registre populaire". On y découvre le détail et les étapes des découvertes archéologiques et de leur interprétation, la longue mise au point, à travers les rêves parfois divergents des uns et des autres, de la "version officielle" du dossier hagiographique. Cela accompagné d'informations contextuelles tout à fait essentielles pour comprendre le succès du nouveau culte. Lesbos, en effet, n'est grecque que depuis 1912 et a été très directement impliquée dans l'histoire tourmentée des relations entre Grecs et Turcs entre le XV<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup>. Il est exact qu'elle a été conquise par les Turcs en 1462, et cette certitude historique, jointe aux données archéologiques, joue un rôle crucial de preuve dans l'identification des martyrs. Mais, surtout, Lesbos a été terre d'accueil, ou de passage, pour les Grecs fuyant la "catastrophe d'Asie Mineure" en 1922 (les massacres perpétrés par les Turcs dans Smyrne et sa région). Vasilikí Rállí est elle-même issue d'une famille de réfugiés. Dès lors, le martyre supposé des saints rêvés prend place dans le grand paradigme, constitutif de l'identité nationale grecque, de l'opposition au monde ottoman. En même temps, le destin tragique des nouveaux saints trouve un écho dans la mémoire des familles concernées par l'exil et qui ont laissé des morts en Asie Mineure. Les conditions du succès du culte sont donc réunies auprès d'une population comptant de nombreux descendants de réfugiés et baignée de cette idéologie nationaliste (le cas de Tinos, cité plus haut, est lui aussi en liaison avec le nationalisme grec, la découverte étant survenue peu après le début de la "révolution").

L'Église orthodoxe ne pouvait cependant accepter sans quelque hésitation les nouveaux candidats à la sainteté. Son action fait l'objet de la seconde partie du livre. S. Rey nous rapporte ainsi l'enquête diligentée par l'évêque de Mytilène et ses premiers résultats plutôt négatifs. Une analyse fine du rôle de quelques "grands acteurs", jointe à l'examen minutieux de la manière dont les divers registres argumentatifs ont pu se renforcer mutuellement jusqu'à emporter la conviction, permet de saisir la logique des ultimes prises de position. Mais, en acceptant le nouveau culte, l'Église entend aussi le "formater" selon ses attentes – par exemple en faisant valoir la catégorie de "néomartyr" comme fondement de la légitimité des saints, quitte à esquisser les modalités effectives de leur découverte. S. Rey note toutefois que, dans la phase actuelle de développement du culte, cet aspect de l'identité des saints passe au second plan, l'essentiel étant maintenant leur pouvoir thaumaturgique.

La troisième partie, intitulée “scepticisme et polémiques” étend encore l’examen des clivages qui accompagnent l’installation, par ailleurs triomphante, du pèlerinage. La sincérité des uns et des autres est d’abord vulnérable, bien évidemment, à l’argumentaire de l’intérêt : nul doute que le flux des pèlerins favorise le tourisme autant qu’il remplit les caisses du couvent. Mais la polémique concerne aussi les racines mêmes du culte : que valent des “saints nés de rêves” ? Faut-il, à la honte de la population locale, laisser triompher l’archaïsme de la superstition et de la crédulité ? La critique peut aussi concerner les bases archéologiques de la construction hagiographique, viser l’esthétique douteuse des nouveaux bâtiments, ou encore la politique un peu trop habile de l’actuelle mère supérieure du monastère, en qui il est tentant de voir une virtuose du marketing plus que de la mystique . . .

Dans une dernière partie, S. Rey entend enfin à la fois présenter une vue synthétique du parcours complexe qui a conduit à la reconnaissance des nouveaux saints et insister sur un ingrédient majeur des débats qu’elle a suscités : le sexe des “rêveurs”, qui étaient pour la plupart des “rêveuses”. Cela la conduit à une analyse des formes locales du discrédit susceptible de frapper la parole féminine ou le style religieux des femmes : une suspicion qui, dans le monde du christianisme orthodoxe comme ailleurs, ne va pas sans une instrumentalisation, par l’institution, de la capacité prophétique associée à leur identité.

Voilà les grandes lignes d’un ouvrage dont l’intérêt documentaire est incontestable, et qui offre également des perspectives d’analyse souvent très pertinentes. Sans doute y reconnaît-on parfois les marques un peu scolaires de la thèse dont il est issu – quelques interprétations générales ou références théoriques un peu superflues – mais il reste à la fois une monographie solide et un style d’analyse qui pourront faire référence dans les études consacrées à la “religion locale” et au culte des saints (ou autres virtuoses) dans l’espace chrétien et ailleurs.

Jean-Pierre Albert

**Riese, Berthold:** Aztekische Schöpfungs- und Stammesgeschichte. Berlin: Lit Verlag, 2007. 212 pp. ISBN 978-3-8258-0129-8. (Ethnologische Studien, 38) Preis: € 39,90

In zahlreichen, häufig auch populärwissenschaftlichen Publikationen ist die aztekische Schöpfungs- und Stammesgeschichte paraphrasiert und in Auszügen wiedergegeben. Dem Leser ist dabei zumeist unbekannt, welche komplexe Entstehungs- und Überlieferungsgeschichte sich hinter diesen Erzählungen verbirgt. Eines der bedeutendsten aztekischsprachigen Dokumente zur Mythologie und Stammesgeschichte der Mexikaner ist die “Leyenda de los Soles” (die Sage von den Sonnen- bzw. Weltzeitaltern), die nun mit dieser Veröffentlichung erstmals vollständig in deutscher Sprache vorliegt. Es handelt sich um die authentischste Darstellung des religiösen Weltbildes der Azteken, die mit der Schöpfungsgeschichte beginnt und mit der Eroberung des Aztekenreiches durch Hernán Cortés endet.

In der Einleitung (7–19) gibt Berthold Riese einen Überblick über die Geschichte dieses Dokuments, die bis in die Jahre 1558–1563 zurückreicht. Er referiert in übersichtlicher und leicht verständlicher Form die bisher vorliegenden Handschriften, Editionen, Übersetzungen, quellenkritischen Untersuchungen sowie Inhaltswiedergaben, Kontextualisierungen und Popularisierungen und erläutert im Anschluss seine eigene Vorgehensweise. Den in zwölf Abschnitte unterteilten Text (29–179) hat er durch Kapitelüberschriften ergänzt und durch Abbildungen das je Kapitel behandelte Thema abschließend erläutert (insgesamt 14 Abb., darunter 6 Farbtafeln, sowie die Königsliste von Tenochtitlán). Die folgenden Abschnitte umfassen die Erläuterung bzw. Auflösung der verwendeten Symbole, Abkürzungen und Fachtermini (181–186), Literatur (187–194) und ein mit einer Einleitung versehenes Register aztekischer Begriffe (v. a. Eigennamen von Göttern, Menschen und Orten) mit Zuordnung der Lemmata zu Sachbereichen und Angabe der dazugehörigen Textstelle.

Der eigentliche Text der “Leyenda de los Soles” ist zweiseitig in aztekischer und in deutscher Sprache angeordnet und von Riese durch insgesamt 608 Fußnoten ergänzt worden. Die auf den ersten Blick verwirrenden, da in großer Zahl von ihm verwendeten Abkürzungen kommen allerdings einer allgemeinen Übersichtlichkeit zugute, denn ansonsten wäre die Textmenge sicher deutlich größer gewesen.

Dieser Text zur aztekischen Mythologie führt keinen Titel. Die Bezeichnung “Leyenda de los Soles” stammt von seinen Entdeckern F. Ramírez und C. E. Brasseur de Bourbourg, die damit ein wichtiges Thema hervorheben, das zu Beginn des Textes abgehandelt wird. Die Rede ist dabei von den vier Sonnen oder Weltaltern, die entstanden, wieder zerstört wurden und die der fünften, gegenwärtigen Sonne oder Welt vorausgingen. Dieses Thema ist auch in anderen aztekischen Dokumenten zur Kosmogonie erwähnt, jedoch findet sich hier in der Übersetzung von Riese ein interessanter neuer Blickwinkel. Zu Beginn des 1. Zeitalters der vier Sonnen übersetzt er: “vor langer Zeit schon geschah es, dass die Sonne zu Lebewesen wurde” (29). Er merkt dazu an, dass seine Übersetzung deutlich von den anderen Übersetzungen (Walter Lehmann und John Bierhorst) abweicht. Er nennt sogar die aztekischen Begriffe, die anders übersetzt und gedeutet wurden, leider aber nicht deren alternative Übersetzung ins Deutsche. Die Beschäftigung Rieses mit der “Leyenda de los Soles” reicht bis in die 1960er-Jahre zurück und vermutlich ist es für ihn nicht vorstellbar, dass einige Leser ältere Übersetzungen dieser Textstelle nicht kennen bzw. nicht gleich problemlos nachschlagen können. Das ist sehr schade, da der Text nicht nur für Altamerikanisten, sondern auch für die vergleichende Mythenanalyse von großem Interesse ist. Auch hätte man sich noch weitere Erklärungen zu diesem fraglichen und offensichtlich zentralen Begriff *mamaçatlalli* (also nicht *tonatiuh*, wie die daraufhin entstehenden Sonnen bezeichnet sind) gewünscht. Der unbefangene Leser könnte sich bei dieser Textstelle an Joh. 1 erinnern fühlen und sich fragen, ob hier eventuell christliches Gedankengut eingeflossen ist.